

## Charlotte Khouri, meuf sympa



Charlotte Khouri est à la Galerie, à Noisy-le-Sec. Elle montre une expo pendant deux mois et comme je lui avais dit que je viendrais, j'ai tenu ma promesse, j'y suis passé ce samedi. Noisy, c'est pas très loin de chez moi en plus, et quand tout va bien, je ne sais pas ce qu'il y a de mieux que de prendre le RER et d'aller faire un tour en banlieue. Regarder les stations défilier derrière les vitres, dans un wagon à étage. Rosa Parks. Pantin. Noisy. Pourquoi aller ailleurs ?

Généralement, les gens pensent que le centre d'art est loin. Mais en fait, non. Quand vous sortez de la gare, il suffit juste de remonter l'avenue Jean Jaurès qui, à en croire mon intuition, est la rue la plus commerçante et la plus animée de Noisy. Un patchwork de cultures et de commerces dans lequel se côtoient une boucherie halal assez chic, un PMU bien dans son jus, un chinois qui prétend faire de la haute gastronomie et le QG de campagne du maire sortant qui sera peut-être réélu dans un mois. « 100 % Noisy », qu'il dit. Au temps pour moi. La Galerie est juste au bout de ces Champs-

Élysées locaux, à côté du Théâtre des Bergeries. C'est une bâtisse en pierre, style hôtel particulier, maison de notable du 19<sup>ème</sup>. Pour entrer, c'est comme chez des amis, faut sonner à l'interphone.

Du coup, à quatre heures, j'y suis. J'envoie un texto à Charlotte pour lui dire mais j'ai à peine le temps de l'envoyer que je la vois surgir du sous-sol avec des traces de peinture partout. « Je repeins les chiottes ! », elle me dit, en me faisant la bise. « Bah dis donc », je lui fais, « c'est le sacerdoce, Noisy ! ». « Mais non ! », elle répond, « je déconne... » Elle bosse pour elle en ce moment, elle fabrique un tarot. « Ah ok ! ». « Viens », elle dit, « je te montre l'atelier si tu veux ». Et elle m'emmène au sous-sol pour me faire visiter ce local sans fenêtre, tout encombré de marteaux, de perceuses, d'outils.

Charlotte me fait rire parce qu'elle a débarqué dans ma vie cet été, à la fin du mois d'août. Elle est entrée sans frapper. Moi, je chillais peinard dans mon quartier, en espadrilles, de port en port, ici ou là, comme un concierge qui vaquerait à ses occupations ou un Professeur Tournesol un peu frappé. Je regardais le bleu du ciel avec un certain vague à l'âme déjà, car j'éprouvais cette mélancolie profonde qui me saisit à la fin de chaque été, quand la rentrée arrive et que je vois le soleil s'éloigner. La fin de l'été, pour moi, c'est tragique. Tellement triste que je prends toujours une photo du dernier coucher de soleil, le soir où je considère que cette saison est bel et bien terminée. Après tout, on ne sait jamais si on reverra la suivante. Bref. J'étais dans ce mood-là quand Charlotte est apparue. Elle était dans les starting-blocks, la fille, parce qu'elle cherchait des paumés dans mon genre qui seraient ok pour donner un workshop avec elle à Lafayette Anticipations, dans le Marais. Sur la culture générale. « Ça y est », j'ai pensé, quand j'ai ouvert son mail, « les affaires reprennent... » Je lui ai filé rencard dans le neuvième, au Grand Comptoir d'Anvers. Parce que c'était là que j'avais passé une bonne partie de l'été à me péter la tête au rosé, en terrasse, avec mes espadrilles, mes glaçons. Mais aussi parce que j'aime bien le nom grandiloquent de ce café et la rue Gérando sur laquelle donne un petit bout de terrasse. Y a pas de circulation. C'est calme.

Charlotte est arrivée comme une fleur, de nulle part. Du Sud-Ouest peut-être, vu que c'est là qu'elle est née. Je ne la connaissais pas. Jamais entendu parler. Elle m'a expliqué son délire sur la culture g et le workshop qu'elle était en train de préparer pour Lafayette. Franchement, c'était fin août, il faisait trente-cinq degrés et je n'avais pas envie de me prendre la tête en me demandant si ça valait vraiment le coup de faire ça, si le taf de Charlotte me plaisait ou si j'avais des réserves, si c'était une meuf bien ou si je devais un peu plus me renseigner. Je m'en battais la race en fait, parce que Charlotte était cool et que le rosé était frais, comme d'habitude, donc des détails aussi insignifiants que ceux-là ont suffi à me faire dire : « Ok, bébé. Allons-y ».

On s'est revu un peu plus tard, chez moi, en février. Histoire de préparer l'atelier. On a passé l'après-midi ensemble et à la fin de la journée, Charlotte m'a fait des imitations dans le canapé. Monica Bellucci, par exemple. Bien qu'elle ne lui ressemble pas. L'accent lituanien aussi. Ou plutôt cet accent indéfinissable qu'une Lituanienne garderait si elle parlait français. Ce pays, je ne le

connaissais pas de toute façon, mais Charlotte aimait tellement l'imiter que j'ai fini par me dire qu'elle était peut-être une incarnation de l'accent lituanien. Que si cet accent avait une forme, un physique, il aurait peut-être le sien. La Lituanie, c'est quand même bizarre, comme truc. C'est pas loin mais c'est déjà une autre planète.

Je suis allé voir son expo trois semaines plus tard. *Dauphins, dauphines*, ça s'appelle. Du nom de cet animal sympathique qu'on a l'habitude de voir sur les cartes postales de la Côte d'Azur, les prospectus du Marineland ou les boules à neige qu'on achète dans les stations-service. Du nom de ce jeu d'enfants aussi, qui consiste à lancer un ballon en l'air et à crier le nom d'un joueur, au hasard, pour qu'il le rattrape avant que la balle ne retombe par terre. Du coup, c'était mon tour aujourd'hui. Pour rattraper le ballon que Charlotte avait fait. Et crier le nom d'un autre pour essayer de le lui refiler. Le piéger. Mais qui ? Et si je suis pas assez rapide ? je me suis dit. Qu'est-ce qu'on fait ? On continue ? Oui, c'est ça, je crois. On s'en fout, on continue à jouer.



L'expo de Charlotte est en deux parties. Dans une pièce, un film intitulé *Nuit majeure*. Ça dure 27 minutes. Charlotte me laisse m'asseoir sur un pouf, elle me dit choisir. J'en prends un au hasard mais je manque de me péter la gueule, vu qu'un pouf, c'est jamais très stable, on ne sait pas bien où

est le centre de gravité. Je me réinstalle tant bien que mal, maladroitement, Charlotte se marre derrière moi, et quand je suis bien calé à l'intérieur, elle me remet le film au début et je commence à le mater, comme une cassette à la télé.

L'image est sur-éclairée. Brillante. Colorée. Un peu champagne. Style Douglas Sirk sauf que là forcément, c'est pas le même budget. C'est fait avec trois fois rien. Hollywood version Noisy. Charlotte joue dedans avec des acteurs d'âges différents. Ils parlent français, anglais. Pas lituanien. Pas italien non plus. Mais c'est tout comme. Ils ont des costumes bleus, satinés, moirés. Des lunettes avec des brioches à la place des yeux. Il y a des formes aussi, que certains manipulent. De la mousse. De la gelée. Un paravent avec un trou dans lequel une bouche parle. Des doigts qui font des ombres sur des motifs imprimés. Un chien qui dort au pied d'une cantatrice. Une chanson de Balavoine chantée dans un micro à l'effigie de Mitterrand. Sans doute en clin d'œil à leur échange mythique sur le plateau d'Antenne 2. Je ne sais pas trop ce que ça raconte tout ça, mais tant mieux. Peut-être que ça ne raconte rien justement. Peut-être que c'est un filtre qui permet de laisser son esprit divaguer et dans lequel on peut se perdre, vagabonder. Et c'est bien, ça, je me dis, parce qu'à la longue, j'en ai marre d'être mobilisé par des œuvres, des discours, des logiques qui me demandent à chaque fois de les suivre, de ne jamais les lâcher. De temps en temps, c'est bien de ne pas suivre les gens. Ou de les suivre sans les suivre. De les laisser courir, s'échapper, et de déambuler avec eux, de flotter, faire la planche. Par les temps qui courent, la légèreté est devenue une vertu. Et une arme. Soudain, une femme apparaît à l'écran avec une frange énorme qui dissimule ses yeux. Genre Rachel dans *Blade Runner* mais en plus boursouflée. Je dis à Charlotte : « C'est toi ? » Pas de réponse. Je me retourne mais y a plus personne derrière moi. Elle a disparu.

Bah ! Pas grave ! Elle est repartie au sous-sol, je pense. Préparer son tarot. Et je continue à regarder. Mais pile au moment où je savoure mes premières secondes de solitude, une petite fille arrive et s'assoit à côté. Iranienne, je dirais. Ou Turque. Mignonne. Elle manque de se noyer dans son pouf elle aussi. Je dis : « Attention ! C'est comme de l'eau à l'intérieur ». Elle se marre. Je souris. Je sais pas ce que j'ai aujourd'hui mais je suis hyper sympa. C'est l'ambiance, peut-être. La banlieue. Noisy. C'est bien qu'il y ait des gosses, je me dis. Je suis tellement habitué à voir des centres d'art déserts, vides, ou trustés par toujours les mêmes mecs, que de temps en temps, ça fait plaisir de voir des gosses. Y en avait d'autres d'ailleurs, à l'entrée, quand Charlotte est venue me chercher. Deux gamines qui avaient poussé la porte avant moi et qui s'étaient retrouvé nez-à-nez avec une médiatrice qui leur avait demandé : « Alors les filles, vous savez ce qu'il y a ici ? ». « Des arts ! », elles ont crié, les petites. Un peu comme on dirait : des humanités. Des fromages. Et elles ont raison, les filles. Les centres d'art, de toute façon, ça devrait être réservé aux enfants.

La fin du film est bien. On voit tous les acteurs dans un vaisseau, une soucoupe, une voiture, enfin un véhicule qui avance dans l'espace sans savoir où il va. Il roule. Ou vole. Et tous ceux qui sont dedans ont du vent dans les cheveux. Ils regardent droit devant, vers l'avenir. Vers ce qui vient mais n'est pas encore là. Et de temps en temps, l'un d'entre eux tourne la tête et nous dévisage avec ses

brioche à la place des yeux. Je repense à Martine Barrat, la célèbre photographe que j'avais rencontrée dans sa chambre, à la Cité des Arts, et qui m'avait raconté les sketches absurdes qu'elle faisait dans les années soixante. Ses happenings, ses danses, ses délires avec Graziella Martinez. Le grand n'importe quoi. Juste qu'à ce qu'Ellen Stewart tombe sur elle un beau jour et lui paye le billet pour New-York, pour venir faire le clown à la Mama, la scène expérimentale de l'East Village. Un jour, Charlotte ira peut-être là-bas elle aussi.

Le reste de l'expo, ce sont les reliques du tournage. Les accessoires. Le mobilier. Tout ce qui a servi à faire le film et qu'on retrouve ici ou là, exposé, agencé, archivé, oublié, perdu. Il y a une pièce avec un lit d'enfant, défait, sur lequel les gamines auraient très bien pu s'asseoir. Un peu de lumière. Des veilleuses. Un portail, pour ne pas s'approcher. « C'est le lever du roi », dit Charlotte, un peu plus tard, quand elle me récupère à la sortie du film et qu'elle me fait visiter. Charlotte aime le kitsch. Les jeux. La télé. Les couleurs. La France. Sa peinture est un support pour faire de la mise en scène et sa mise en scène peint le confit entre la ligne et la courbe, la fixité (l'expo) et le mouvement (le film), le sérieux et le farfelu, le classicisme à la française et l'humour *british* décalé, la parole dure du Président et la voix sinieuse du trublion, le crâne chauve de Mitterrand et la chevelure impétueuse de Balavoine. « Je peux enrouler tout ce que je vois avec mes yeux ».

Un peu plus loin, des brioches trempées dans du plâtre sont accrochées sur les murs. Dans une pièce : un grand bureau ovale, de ministre, en bois peint, style années soixante-dix. Dessus, une machine à écrire, en grillage, et des sièges sur lesquels on retrouve Mitterrand. Vous savez, ce visage de synthèse qui était apparu en 81, à la télé, et que tout le monde avait vu. Aux fenêtres, les pantalons des acteurs pendent, immobiles, à la place des rideaux. Sur les murs, des barres de danse classique en forme de baguettes de pain. Plus loin, un paravent avec des formes peintes, géométriques, et un trou pour parler. Du mobilier vocal, théâtral, qui aurait peut-être plu à Guy de Cointet. Mais sur le coup, je pense à Stoppani plutôt. Je dis : « Ça me rappelle Juan Stoppani ! » Mais Charlotte ne connaît pas. Alors je sors mon portable pour lui montrer mais y a pas de réseau ici, on est coupé du monde. Tant mieux, ça restera dans nos têtes. « Stoppani est plasticien », je dis. Costumier, scénographe. Un Argentin arrivé en France dans les années soixante-dix. Il a fait des dessins, des sculptures, des décors de théâtre, des rideaux, des tableaux aussi. Bariolés, baroques, inspirés du Pop Art. C'est très chouette. J'aime beaucoup Stoppani. Il est retourné à Buenos Aires maintenant. Mais je devrais le voir cette année si tout se passe bien. « Je croise les doigts », je dis, « il a un âge canonique ».

Pour son expo, Charlotte a encore fait un truc simple. Elle a éteint les néons de la Galerie. Ces néons accrochés au plafond, indéboulonnables, qui éblouissent l'espace de leur infâme lumière blanche et qui écrasent la moindre petite zone d'ombre. C'est très simple d'avoir éteint ces trucs, c'est tout con, et en même temps, ça nimbe l'espace d'une pénombre très étrange, d'un voile, d'une épaisseur de gris bienvenue dans cette étrange bâtisse. Qui ressemble de plus en plus à une maison hantée. Les salles sont seulement éclairées par des sources lumineuses que Charlotte a dispersées

ici ou là. Pas beaucoup. À tel point que vers six heures, j'ai presque l'impression d'être chez elle en fait, et qu'elle est descendue de sa chambre en pyjama pour me montrer ses jouets. Ou alors que je suis chez moi, un dimanche, et que je traînasse dans le salon.

Tous les visiteurs devraient être accueillis comme ça, je me dis. Individuellement. Par Charlotte. Avec des gamines qui rôderaient. Qui feraient partie de l'expo. Comme le chien blanc de Pierre Huyghe, avec sa papatte rose. On n'aurait plus l'impression d'être dans un centre d'art du coup, mais à l'anniversaire d'une copine chez qui on viendrait goûter. Manger des brioches. Boire du plâtre. Tartiner des accents lituaniens sur la tête d'un Président qui flotterait en pure forme, au milieu des couleurs, des losanges et des lignes, loin de toute signification. À chaque fois, Charlotte aurait sa chemise maculée de peinture et son collant improbable sur lequel sont dessinés des chats. Le tarot du sous-sol serait juste une excuse. Il ne serait jamais commencé. Jamais fini.

Les gamines sont parties, à présent. Elles se sont volatilisées. Où ça ? Je ne sais pas. Dans les ombres peut-être. Par une porte dérobée de l'exposition, un puit dans lequel elles seraient tombées par mégarde, comme Alice au pays des merveilles. Supposons qu'il y ait un trou de souris dans un mur, où seules des petites filles seraient capables d'entrer car les adultes ne le verraient pas, y seraient indifférents.

La nuit tombe sur Noisy et il est temps de partir maintenant. C'est bien quand on ne connaît pas trop les gens, je me dis. Quand on les découvre. Car on peut davantage les imaginer. Les écrire. « Parfois », dit Charlotte, « vous devez arrêter votre regard avant qu'il n'atteigne ce que vous êtes en train de regarder ».

Elle me raccompagne à la porte. Comme dans une maison bourgeoise. Ou comme un forain qui dirait au revoir aux enfants à la sortie du manège. « Tu fais quoi ce soir ? », elle me demande. « Une raclette », je réponds. « Et toi ? » « Des huîtres ! » On se marre. Chacun son style. Chacun ses formes. Grises ou jaunes, froides ou chaudes, dans des coquilles ou des coupelles brûlantes. En tout cas, molles toutes les deux. À gober. C'est drôle, je pense, j'aurais plutôt imaginé l'inverse. Raclette pour elle, fruits de mer pour moi. Mais ce soir, c'est comme ça. Allez savoir pourquoi. C'est pas nous qui décidons. Dauphins, dauphines. « Bon, j'y vais ! », je dis, en rouvrant la porte de la Galerie qui me ramène vers Noisy, l'avenue Jean Jaurès, les bruits des marteaux piqueurs qui pétaradent sur la place. « À bientôt ! », dit Charlotte dans l'embrasement de la porte. Qui se referme. Disparaît.

Thibaud Croisy, 26 février 2020



*Dauphins, Dauphines*, exposition de Charlotte Khouri, du 25 janvier au 21 mars 2020 à La Galerie, Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec

Photo 1 : Thibaud Croisy

Photos 2 et 3 : Extraits du tournage de *Nuit majeure*, 2020 © Nathanaëlle Paud